

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, le 8 Septembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

La grande bataille qui, tous les ans, se livre à pareille époque, a commencé dimanche dernier au Grand-Théâtre. — Les artistes qui, pendant les huit mois qui restent à courir, seront chargés d'interpréter les œuvres des grands compositeurs modernes, vont se présenter les uns après les autres au public, et ce juge parfois capricieux, bien qu'il se proclame impartial, va prononcer sur leur sort.

L'opéra n'est plus, comme il y a cinquante ans, le privilège exclusif de quelques amateurs assez bien doués par la fortune ou la nature pour pouvoir en apprécier les délicates jouissances. La musique a pris droit de cité parmi nous. De la chaumière au palais, sous les poutres enfumées de l'atelier ou sous les lambris dorés d'un hôtel, partout on chante. Cette langue divine, qui traduit par des sons mélodieux tant de sentiments que la parole ne pourrait exprimer qu'avec peine, est comprise, parlée en tous lieux, par tout le monde. — L'opéra est devenu un besoin, en même temps qu'avec Rossini, Meyerbeer, Verdi, il devenait une des plus hautes expressions de l'art.

Aussi que de soins, que de démarches, que de tact et d'intelligence, d'habileté patiente et dévouée, ne faut-il pas à un directeur pour présenter au public une troupe lyrique digne de son attention. — C'est là le grand écueil, la question importante, et de sa solution heureuse dépendra trop souvent le succès de l'entreprise.

La nouvelle campagne s'annonce sous les plus heureux auspices. Déjà le fort ténor, ce *rara avis*, est trouvé ou peu s'en faut. C'est M. Bovier-Lapierre. Nous voudrions pouvoir dire tout le bien que deux auditions nous donnent le droit de penser de cet artiste ; mais c'est en pareille manière qu'il est sage d'attendre ; Waterloo ne fût-il pas une victoire jusqu'à l'arrivée de Blucher ?

Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de proclamer que ce serait un malheur réel si M. Lapierre était obligé de se retirer devant les manifestations peu probables d'un public devenu tout à coup injuste. A ce sujet, il est bon de faire connaître hautement, à la partie saine et consciencieuse des auditeurs, que les trois représentations d'épreuves ont surtout pour habitués des gens dont l'esprit chagrin et systématiquement enclin à la révolte aime le bruit pour le bruit lui-même, et fait le mal pour le plaisir du mal. Critiques malveillants, l'auteur des *Faux Bons-hommes* les a photographiés sous le nom de *Bassecour*. Leur éloge n'est jamais sincère, et le fatal *seulement*... est toujours suspendu sur la tête de leur victime comme une épée de Damoclès.

Nous nous imposerons donc vis-à-vis de M. Lapierre une réserve pénible dont nous userons aussi avec M. Ismaël, notre nouveau baryton. — M. Ismaël n'est pas un inconnu pour nous, il a déjà tenu sur notre première scène l'emploi qu'il y vient reprendre. D'autres avant nous ont dit quel était alors son talent et quels furent ses succès ; il nous sera donné, espérons-le, de reproduire souvent dans nos colonnes les mêmes éloges en constatant ce que sept années de travail et d'études opiniâtres ont pu ajouter de charme, de finesse et d'ampleur à un talent déjà complet.

Il est rare de voir des familles où le talent soit héréditaire. Tout le monde sait ce que valait le frère de Corneille. Il n'en est pas de même avec M^{lles} de Maësen, dont la plus jeune, M^{lle} Camille, a déjà accompli deux débuts dans *Guillaume Tell* et *Robert-le-Diable*.

Nous n'avons pas à faire qu'à des artistes nouveaux, et la soirée de vendredi a vu prononcer l'admission de M. Marthieu, notre première basse de l'an passé. Les applaudissements du public ont aussi fêté la rentrée de M. Lamy et de M^{lles} Dor et Bertin, nos deux étoiles de la danse. — M^{lle} Dor a mimé et dansé le pas des Nonnes avec cette grâce aérienne, cette légèreté de sylphe que vous lui connaissez. Les trois mois de relâche

que nous venons de traverser n'ont pas été pour M^{lles} Dor et Bertin trois mois de repos, car tout chez elles indiquait hier un progrès accompli à l'aide d'un travail de tous les jours.

La représentation des *Mousquetaires de la Reine*, qui a eu lieu lundi dernier, avait amené un public heureux de revoir les artistes auxquels il devait tant de délicieuses soirées. M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen faisaient leur rentrée ; les bravos enthousiastes, témoignages flatteurs de la sympathie du public, les ont accueillis, et la soirée entière n'a été qu'une longue ovation. — Tels ils nous avaient quittés, tels aussi nous les retrouvons. M. Achard a toujours cette voix dont la fraîcheur et la pureté sans égale retient l'auditoire sous son charme. — Plus belle et plus touchante encore si c'est possible sous son auréole de jeunesse fière et radieuse, M^{lle} L. de Maësen, sans pouvoir nous faire oublier sa devancière, saura nous consoler de sa perte. Digne de seconder Achard dans l'opéra-comique, sa présence nous promet pour cet hiver un répertoire aussi bien interprété et plus complet sans doute que celui de l'année dernière.

M. Filliol, première basse d'opéra comique, débutait aussi ce soir-là ; notre prochain numéro vous donnera sans doute le récit des épreuves accomplies par cet artiste, déjà connu à Lyon ; car il est probable que cette semaine verra se combler tous les vides que l'on peut signaler encore dans la troupe lyrique.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Depuis au moins vingt ans M. Levassor, vint de temps à autre prélever sa dime sur la curiosité du public ; toujours bien accueilli, fêté, point de mire des regards d'une foule nombreuse, il lui apporte une gaieté sans cesse nouvelle, mais jamais satisfaite. — Levassor ne vieillit jamais, et ceux qui le revoient aujourd'hui le retrouvent tel qu'ils l'ont connu jadis. Inimitable de gestes, d'allures et d'intonations, il a des secrets qui ne sont qu'à lui pour exprimer d'un clin d'œil ou d'un mouvement mille détails que la parole ne

saurait rendre. Il ne brûle pas les planches comme on dit en style de théâtre, mais l'excentricité des situations dans lesquelles il se place, la manière originale dont il accentue un mot, amènent forcément l'explosion de gaieté qu'il cherche. — M. Levassor est surtout supérieur dans la composition de ces rôles grimes de ces Anglais qui s'appellent John Essbrouff ou sir Johnson des *Trois Dimanches*.

M. Levassor, dit-on, avant d'aborder le théâtre était commis voyageur, et le succès qu'il obtenait auprès de ses camarades de table d'hôte, en leur débitant des chansonnettes comiques, le déterminait à changer de profession. Ce talent qu'il avait alors, il l'a conservé, et *Geneviève de Brabant*, *Adélaïde* ou *les Couplets de Fête* témoignent qu'il mérite encore sa réputation à ce sujet.

M. Levassor a repris quelques-unes des pièces de notre répertoire habituel, telles que *55,555 fr. 55 c. par Jour*, et *le Lait d'Anesse*. Inutile de dire que le public les a revus avec un plaisir que la présence de l'artiste parisien rendait plus vif et plus complet.

Dans le cours de ses représentations, M. Levassor est vaillamment secondé par l'élite de nos pensionnaires. MM. Bardou, Berlingard, Franck, et M^{mes} Lamy, Langlois, Gravière, Demonchy, et par cette piquante soubrette qui seule peut rivaliser avec lui d'entrain et de mutinerie provocante, M^{lle} Billhaut.

Nous avons eu, cette semaine, une première représentation de *le Cœur et la Dot*. C'est l'histoire racontée tant de fois depuis quelques années de la lutte entre l'amoureux qui n'a rien, et le prétendant qui se croit des titres, parce que la fortune aveugle s'est arrêtée au seuil de sa demeure. C'est la thèse presque aussi vieille que le monde, des mariages d'argent en regard des mariages d'amour. — Cette première représentation pour laquelle la curiosité du public n'avait pas été éveillée à l'avance aurait pu passer inaperçue si elle n'avait été pour M. Ménéhant l'occasion de se montrer dans un de ces rôles qu'il affectionne, rôle de composition et d'étude, où l'effet s'obtient par une réflexion patiente et la mise en œuvre des efforts de l'intelligence et du goût. — Du reste notre éloge doit aller plus loin et ce serait un impardonnable oubli de ne pas dire à MM. Dorsay, Frank, Lamy, ainsi qu'à M^{mes} Billhaut, Gravière, Leroux et Léopoldine, qu'ils ont été les uns comme les autres dignes de leur passé et à la hauteur de leur emploi.

MAXIME.

UN HABILE MARCHÉ.

M. Martin B... est un négociant millionnaire, mais avare. Aussi refusait-il tous les prétendants à la main de sa fille pour ajourner le plus possible le versement de sa dot. M. Raymond a pris le moyen que voici pour apprivoiser le marchand. Raymond apprend que M. Martin B... vient de perdre son commis, et qu'il regrette d'autant plus cette perte que le commis le servait avec dévouement et presque pour rien. Aussitôt Raymond se présente chez M. B..., recommandé par des noms les plus honorables. Le négociant le trouva bien jeune, bien élégant, et allait le congédier, lorsque celui-ci dit pour justification :

— J'ai de quoi vivre; je ne demande rien. D'ailleurs, mon intention est de ne jamais me marier.

— Ah! ah! se dit M. Martin, ceci me plaît assez! Cependant, reprit-il, je ne suis pas dans l'habitude de prendre des commis sans les payer. Que vous faut-il par mois?

— Rien, monsieur.

— Cela me déplaît, je veux vous donner un traitement.

— Monsieur, dit Raymond, j'ai eu déjà l'honneur de vous prouver que je ne suis pas sans fortune; mais puisque vous tenez à payer mon travail, voici mon prix: un sou par jour en doublant jusqu'à la fin du mois.

— Un sou par jour, s'écria M. Martin, mais vous êtes fou!...

— C'est mon prix.

— Un sou aujourd'hui, deux sous demain, quatre sous après-demain!... répéta l'avare. Mais c'est pour rien, mon ami, et on m'a dit que vous étiez très-fort sur la tenue des écritures! Enfin, puisque vous tenez à votre marotte, j'accepte, sauf à vous donner des appointements plus sérieux le mois prochain. C'est aujourd'hui le 1^{er}, installez-vous au bureau; ce soir vous aurez gagné cinq centimes.

— Et demain deux sous, ajouta Raymond.

— Parbleu!

— Si nous signions notre traité? demanda le commis.

— Qu'à cela ne tienne, mon jeune ami; rédigez, je signerai.

M. Martin B..., préoccupé de grosses affaires, signe à la hâte, en riant sous cape du marché de dupe que venait de faire son commis.

Un mois s'écoula. Raymond était le meilleur sujet et le plus excellent travailleur qu'on pût

rencontrer. M. Martin ne parlait de lui qu'avec admiration; mais il se gardait bien de dire un mot à qui que ce fût des conditions auxquelles son commis était engagé chez lui.

À la fin du mois, M. Martin appela son commis et lui dit en riant de lui apporter sa note, M. Raymond, avec le plus grand sang-froid du monde, lui apporta un carré de papier au bas duquel en lisait le total éblouissant: 26 millions 845,545 fr. 60 c.

M. Martin B... poussa des cris féroces, il appela au secours, croyant que Raymond était devenu fou enragé. Les commis accoururent.

M. Martin les pria de jeter les yeux sur la note en question et de la vérifier. On trouva l'opération très-juste dans son total.

Alors M. Raymond dit en riant à son patron: « Monsieur, il est un seul moyen de vous acquitter envers moi. Accordez-moi la main de M^{lle} Suzanne, votre fille, et donnez-lui la dot que vous voudrez: nous nous aimons depuis trois mois. Après le mariage je vous rendrai mon traité qui vous rend mon débiteur de vingt-six millions et le reste. »

L'aventure fit du bruit. Comme les railleries commençaient à circuler aux dépens du négociant, M. Martin B... fut bon prince et bon père: il consentit au mariage, même avec une bonne dot.

(*Le Passe-Temps*, du Havre.)

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

I.

LES CONSCRITS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

De fait, tout le monde, à l'atelier, semblait partager l'erreur volontaire du père; seulement la présence de Sabine imposait une certaine décence qui avait passé dans les mœurs de l'atelier et qui en était le plus grand charme.

Morriès fut tombé à la renverse et de son haut si quelqu'un lui eût brusquement annoncé que Sabine arrivait à l'âge où les jeunes filles deviennent amoureuses.

Et pourtant, si elle ne l'était pas encore dans l'entière acception du mot, elle était à la veille d'une de ces premières et chastes passions qui décident de l'existence d'une femme.

Le savait-elle? En avait-elle le sentiment bien défini? Nous ne saurions l'affirmer; son cœur ayant naturellement passé de l'intérêt à quelque chose de plus tendre, avait suivi une progression si douce que l'enfant, charmée, n'avait point encore songé à faire un retour sur elle-même; mais ceux

qui montent toujours, toujours par des rampes adoucies, n'en atteignent pas moins les plus grandes hauteurs; seulement ils ne s'aperçoivent qu'ils ont ainsi monté que lorsqu'ils sont au faite.

Sabine n'en était peut-être pas là, mais elle y arrivait.

Voilà pourquoi elle était accoudée à la fenêtre et regardait avec une inquiétude croissante vers les deux extrémités de la rue de Paradis-Poissonnière.

Et Romain! Aimait-il? Se sentait-il aimé? Avait-il obéi, de son côté, à ce courant magnétique qui emportait l'âme de Sabine vers les régions brûlantes de la passion.

Plus que la jeune fille elle-même, il l'ignorait, Aimer Sabine! S'il eût fait ce rêve, à coup sûr il aurait eu peur d'être fou.

Bien des fois néanmoins il s'était surpris à la contempler dans une muette extase, aux heures les plus occupées, sous le rayon d'or que le soleil envoyait dans l'atelier; mais c'était l'extase de l'artiste en présence de la forme radieuse, l'ineffable contemplation du beau idéal, l'adoration de la beauté suprême.

Sabine, en effet, réalisait dans sa personne tout ce que l'imagination peut rêver de plus aérien, de plus divinement splendide.

Taille élancée, chevelure brune opulente, œil irisé, main fine et longue, voix sympathique comme un roucoulement de colombe, harmonie d'ensemble dans les formes, cette douce enfant avait toutes les grâces et toutes les séductions.

Et elle avait un père, une famille; et elle ne craignait pas que son passé ou celui des siens jetât sur son avenir les sinistres lueurs de la honte.

Et de plus, elle était la fille du patron.

Comment lui, Romain, qu'une tache indélébile avait marqué au sortir de l'enfance, lui qui n'avait point de famille au monde, lui qui ne se connaissait pour tout bien sur la terre que sa bonne volonté, comment eût-il osé songer à aimer Sabine?

Et pourtant, quoi donc le ramenait si vite vers la demeure de son maître?

En le voyant accourir du côté de la rue d'Hautville, Sabine se retira rapidement de la fenêtre, comme si elle eût été prise en défaut, s'assit devant un vase peint en camaïeu et fit jouer son pinceau comme si sa main n'eût pas tremblé, comme si sa tête n'eût pas été en feu, comme si son pauvre cœur n'eût pas bondi à se rompre dans sa poitrine.

Bien qu'elle eût dû s'y attendre, le coup de sonnette de Romain la fit tressaillir.

Elle n'eut pas la force d'interroger le jeune homme, lequel, du reste, lui tendit rapidement la main, lui disant avec ce bon sourire qui était comme la lumière de son âme:

— Mademoiselle, le bon Dieu a eu pitié de moi!

— Vous avez un bon numéro?

— Le dernier du contingent!

— Oh! tant mieux! fit Sabine en serrant par deux fois la main de son camarade d'atelier. Et les autres, Romain?

— Les autres ont été bien inspirés en s'assurant aux caisses d'exonération... Remy a tiré le n° 7; Camille, le n° 17.

— Enfin... ils sont à l'abri. Les voici qui arrivent, dit la jeune fille en prêtant l'oreille.

— Mademoiselle, dit vivement Romain, qui avait pâli, pardonnez-moi, je ne voudrais pas les voir en ce moment.

— Pourquoi donc?

— Je vous le dirai!

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, Sabine ouvrit rapidement la porte de sa chambre et y poussa Romain, puis elle vint ouvrir aux autres.

— Romain est ici! fit Camille.

— Et le père, l'avez-vous rencontré? demanda Sabine.

— Le voici qui monte... Romain est ici!

— Dame! à moins qu'il ne soit dans ce vase étrusque ou dans ce casque de Roland... Et vos numéros sont donc mauvais?

— Vous le savez donc!

— Ce sont vos rubans qui le disent.

Pendant ce temps, Remy, l'autre dessinateur, cherchait sous les tables et jusque sous le canapé de l'atelier.

— C'est miracle, voyons! dit-il en se relevant, je l'ai aperçu du bout de la rue.

— Qu'en voulez-vous faire? répondit la jeune fille.

— Comment! mais un pareil jour on se met à table pour déjeuner à trois heures, et, si l'on en a la force, on en sort à minuit.

— Quoi? fit Morriès en entrant.

— Romain est sauvé, père! s'écria imprudemment Sabine.

— Vous l'avez vu, remarqua le grand Camille, car personne autre que lui n'a pu vous dire cela.

— Eh bien! mais... répondit la jeune fille en rougissant, c'est ce que vous avez fait en entrant.

— Allons, allons, dit Morriès, tout est pour le mieux. Et que faisons-nous ce jourd'hui mes enfants?

— Parbleu! nous déjeunons avec fureur.

— Et Romain?

— Romain doit être ici, répondit Camille. J'ai cru le voir sortir de l'église Saint-Vincent-de-Paul, et Remy l'a signalé dans la rue.

Morriès regarda sa fille.

— Et toi, garçon, dit-il, l'as-tu vu?

— Si vous tenez à déjeuner, vous ferez bien de ne pas l'attendre, répondit Sabine, en évitant de faire un petit mensonge; je crois savoir qu'il a besoin de sa journée.

— Tu sais ça, toi, garçonnet?

— Je parie, dit Camille, qu'il veut aller à la caisse d'épargne.

— Ou bien à Charenton, ajouta Remy.

— Oui, reprit Camille en se dressant comme un point d'interrogation, qui pourrait me dire ce que Romain va faire à Charenton? Récompense honnête à qui répondra.

Sabine se détourna pour cacher sa pâleur.

Elle savait bien que le mystérieux Romain allait à Charenton chaque dimanche, mais elle ignorait, comme tout le monde, la raison qui l'y faisait aller, malgré vents et marée.

— Mes enfants, dit Morriès, à son âge, j'allais à Boulogne, moi; vous comprenez qu'à vingt ans le cœur mène les jambes. A chacun ses secrets. Je paie à déjeuner chez Champeaux, et, si par hasard Romain venait ici, tu nous l'enverrais, Sabine, à moins pourtant que tu ne viennes avec nous.

— Je reste! répondit la jeune fille.

— Au revoir alors!

— Enfin! dirent les jeunes gens en descendant l'escalier, nous l'avons pourtant bien vu!

Etourdi par la brusque arrivée de ses camarades, Romain n'avait pu se reconnaître d'abord dans cette petite chambrette toute de fleurs et de dentelles. Peu à peu il regarda autour de lui et se sentit monter à l'âme comme une sorte de vertige.

Il était chez Sabine! Là, son prie-Dieu sculpté, plus loin son lit tout blanc, ici ses jolis brimborions de toilette. A l'atelier, Sabine était un jeune homme, un peintre, un artiste; mais comme la femme se révélait dans cet intérieur élégant, dans ce doux nid de colombe!

Sabine s'étant assurée que son père et les deux dessinateurs avaient tourné le coin du faubourg Poissonnière, ouvrit la porte avec une certaine froideur qui ressemblait à du malaise.

Romain, perdu dans les doux rêves de l'extase, revint au sentiment de réalité et rentra tout confus dans l'atelier.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle, dit-il avec un embarras visible.

— Vous m'aviez demandé le service de vous cacher, je n'avais que ce moyen à ma disposition. Vous pouvez, grâce à moi, faire votre promenade ordinaire... à Charenton.

Ce mot au passage sembla déchirer le gosier de la jeune fille.

— Dois-je donc plutôt aller retrouver votre père ?

— Mais non, monsieur ; soyez donc libre ; ce que je vous ai dit ne signifie rien. N'êtes-vous donc pas si pressé d'aller... à Charenton que vous puissiez songer à rejoindre mon père ? interrogea Sabine dont l'œil s'illumina d'une espérance montée du cœur.

— En effet, il serait mieux d'y courir, fit Romain répondant à ses propres hésitations. Je ne regrette qu'une chose, mademoiselle, c'est de vous avoir retenu ici, quand vous désiriez sortir peut-être...

— Je ne sortirai point.

— A demain donc.

Et Romain sortit, ne se doutant pas assurément qu'il laissait Sabine frappée au cœur.

Vingt fois dans l'après-midi, la pauvre enfant murmura :

— Que va-t-il faire à Charenton ?

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Sans son costume qui ôte toute illusion, on prendrait Alzin pour le dieu du Repentir. C'est un brave homme de cinquante et quelques années, sur le compte duquel on a recueilli les meilleurs renseignements.

Ce malheureux, jusqu'alors sans reproches, a succombé à la tentation de voler une botte d'oignons ; que voulez-vous ? On n'est pas parfait.

M. le président, au plaignant : C'étaient des oignons non arrachés du sol ?

Le plaignant : Faites excuse, puisqu'il les a emportés c'est qu'ils étaient arrachés.

M. le président : Oui ; mais est-ce lui qui les a arrachés ?

Le plaignant : Je l'ai vu comme je vous vois, et il les mettait dans un panier ; les plus beaux oignons, quoi ! c'était à tirer les larmes des yeux !

Le prévenu pleure, et il y a bien de quoi.

M. le président interroge Alzin, qui a un singulier bégaiement : il mange la fin de ses mots ;

c'est moins compromettant que de manger les oignons d'autrui, mais c'est gênant pour saisir le fil de ses explications.

Alzin : Monsieur, c'est le haz... haz... qui a fait que je passai là avec un pane... un pane...

M. le président : Vous passiez par hasard avec un panier ?

Alzin : Oui, nécessairement, je n'avais pas ache..., ache... (moment de silence ; le prévenu fait un effort et achève)... té un panier exp... exp... exp...

M. le président : Il y a de très-bons renseignements sur vous.

Alzin : Oui, monsieur, lorsqu'on a fait trente-deux ans dans une maison et cinq enf... enf... (le prévenu renonce à achever ; le malheureux mange ses cinq enfants d'un coup, et continue :) Malheureusement j'ai eu le malheur de passer dans le champ et de me laisser tenter par des oignons ; c'est la faute du déshonneur de mon existence irrépro... irrépro...

Le Tribunal le condamne à huit jours de prison.

Alzin : C'est bien terr... terr... (Il sort et achève rible probablement dans la salle des Pas-Perdus).

MÉLANGES.

Il y a des gens que l'amour rend muets. Une de ces *sensitives*, que le hasard avait mise près des lilas de l'Esplanade, à côté de la dame de ses pensées, ne trouvait pas un mot à lui dire.

Celle-ci ne remarquait même pas sa présence et causait tranquillement avec une voisine.

Tout-à-coup, l'homme impressionnable qui cherchait un moyen d'entamer la conversation, avise un petit insecte sur le col mousquetaire de la belle.

— Je vous préviens, madame, dit notre homme, que vous avez une bête sur vous.

— Ah ! monsieur, je ne vous savais pas si près, répondit en tressaillant l'aimable causeuse.

— Bonne nouvelle, disait une brave femme ; mon fils vient d'obtenir une place dans l'administration des douanes, à Cancale.

— Il devrait, répondit un voisin, demander son changement, et se faire nommer à Ostende.

— Mais Ostende n'est pas en France.

— Qu'importe, les huitres y sont bien mieux.

Odry ayant à toucher une lettre de change, prit des informations sur la personne et la solvabilité de celui qui devait la payer.

— C'est, lui dit-on, un des plus riches négociants de la capitale, et s'il n'avait pas le malheur d'être aveugle...

— Aveugle ! je suis flambé ! la diable de lettre de change est à vue.

On reproche aux Français de parler trop ; si le reproche est fondé, il y a des exceptions. On se rappelle, sans doute, ces deux voyageurs peu communicatifs qui voyageaient de Paris à Rouen par la diligence. L'un dit à l'autre presque en sortant de Paris : « Quels blés hauts ! » Et ce fut tout. L'autre ne répondit rien tout d'abord, il se concentra de plus en plus en lui-même. Mais en arrivant à Rouen il répondit à son compagnon : « Et drus ! »

On raconte un trait semblable, mais encore plus caractéristique. La scène se passe en Angleterre. Un vieux gentleman se promenait à cheval suivi de son domestique. En passant le pont de Putenay, il se retourna et dit à celui-ci : « Aimez-vous les œufs, John ? — Oui, monsieur, » fut la réponse, et la conversation n'alla pas plus loin.

Un an après, le vieux gentleman passait sur le même pont, suivi de son même domestique. Se retournant encore il lui dit : « Comment ? — Poehés, Monsieur. »

Une des connaissances de M. de Panat montait un cheval de très-mauvaise mine. Ayant rencontré le chevalier, et craignant ses brocards, il crut prudent de prendre l'initiative, et faisant lui-même les honneurs :

— Avez-vous jamais vu quelqu'un d'aussi mal monté ?

— Mais oui.

— Qui donc ?

— Votre cheval.

A LA CORRECTIONNELLE. — *Le président.* — Pourquoi avez-vous volé le porte-monnaie d'un monsieur ?

Le prévenu. — Mon président, j'avais un billet à payer le lendemain, et je voulais faire honneur à ma signature !!

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois 6 f. » c.
Trois mois 5 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 8 Septembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

La grande bataille qui, tous les ans, se livre à pareille époque, a commencé dimanche dernier au Grand-Théâtre. — Les artistes qui, pendant les huit mois qui restent à courir, seront chargés d'interpréter les œuvres des grands compositeurs modernes, vont se présenter les uns après les autres au public, et ce juge parfois capricieux, bien qu'il se proclame impartial, va prononcer sur leur sort.

L'opéra n'est plus, comme il y a cinquante ans, le privilège exclusif de quelques amateurs assez bien doués par la fortune ou la nature pour pouvoir en apprécier les délicates jouissances. La musique a pris droit de cité parmi nous. De la chaumière au palais, sous les poutres enfumées de l'atelier ou sous les lambris dorés d'un hôtel, partout on chante. Cette langue divine, qui traduit par des sons mélodieux tant de sentiments que la parole ne pourrait exprimer qu'avec peine, est comprise, parlée en tous lieux, par tout le monde. — L'opéra est devenu un besoin, en même temps qu'avec Rossini, Meyerbeer, Verdi, il devenait une des plus hautes expressions de l'art.

Aussi que de soins, que de démarches, que de tact et d'intelligence, d'habileté patiente et dévouée, ne faut-il pas à un directeur pour présenter au public une troupe lyrique digne de son attention. — C'est là le grand écueil, la question importante, et de sa solution heureuse dépendra trop souvent le succès de l'entreprise.

La nouvelle campagne s'annonce sous les plus heureux auspices. Déjà le fort ténor, ce *rara avis*, est trouvé ou peu s'en faut. C'est M. Bovier-Lapierre, que M. Delestang a eu l'habileté d'enlever aux Toulousains, chez qui il laisse d'unanimes regrets,

M. Bovier-Lapierre possède une voix pure, bien timbrée, et les brillantes qualités qu'il a déployées dans *Guillaume Tell* et dans *Robert-le-Diable* font présager que son troisième début,

qui doit avoir lieu dans *les Huguenots*, n'est qu'une simple affaire de forme, et que son admission sera prononcée à l'unanimité.

Guillaume Tell, représenté dimanche dernier devant une salle comble, servait aussi de premier début à M. Ismaël, notre nouveau baryton. — M. Ismaël n'est pas un inconnu pour nous, il a déjà tenu sur notre première scène l'emploi qu'il y vient reprendre. D'autres avant nous ont dit quel était alors son talent et quels furent ses succès; il nous sera donné, espérons-le, de reproduire souvent dans nos colonnes les mêmes éloges en constatant ce que sept années de travail et d'études opiniâtres ont pu ajouter de charme, de finesse et d'ampleur à un talent déjà complet. — Pour en terminer avec MM. Lapierre et Ismaël, ajoutons que le public, toujours bon appréciateur du talent, les a rappelés avec enthousiasme à la chute du rideau, et que cet honneur mérité est pour eux le garant des triomphes futurs qu'ils ne peuvent manquer de moissonner.

Il est rare de voir des familles où le talent soit héréditaire. Tout le monde sait ce que valait le frère de Corneille. Il n'en est pas de même avec M^{lles} de Maësen, dont la plus jeune, M^{lle} Camille, a déjà accompli deux débuts dans *Guillaume Tell* et *Robert-le-Diable*.

Ce dernier ouvrage nous a fait faire connaissance avec M^{lle} Castan, engagée au théâtre de Montpellier, et qui vient remplacer pendant quelques jours M^{me} Rey-Balla, qu'une indisposition tient momentanément éloignée de la scène. — M^{lle} Castan est une jeune et jolie personne qui donne de grandes espérances; elle a chanté le rôle d'Alice d'une manière convenable.

Nous n'avons pas à faire qu'à des artistes nouveaux, et la soirée de vendredi a vu prononcer l'admission de M. Marthieu, notre première basse de l'an passé. Les applaudissements du public ont aussi fêté la rentrée de M. Lamy et de M^{lles} Dor et Bertin, nos deux étoiles de la danse. — M^{lle} Dor a mimé et dansé le pas des Nonnes avec cette grâce aérienne, cette légèreté de sylphe que vous lui connaissez. Les trois mois de relâche

que nous venons de traverser n'ont pas été pour M^{lles} Dor et Bertin trois mois de repos, car tout chez elles indiquait hier un progrès accompli à l'aide d'un travail de tous les jours.

La représentation des *Mousquetaires de la Reine*, qui a eu lieu lundi dernier, avait amené un public heureux de revoir les artistes auxquels il devait tant de délicieuses soirées. M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen faisaient leur rentrée; les bravos enthousiastes, témoignages flatteurs de la sympathie du public, les ont accueillis, et la soirée entière n'a été qu'une longue ovation. — Tels ils nous avaient quittés, tels aussi nous les retrouvons. M. Achard a toujours cette voix dont la fraîcheur et la pureté sans égale retient l'auditoire sous son charme. — Plus belle et plus touchante encore si c'est possible sous son auréole de jeunesse fière et radieuse, M^{lle} L. de Maësen, sans pouvoir nous faire oublier sa devancière, saura nous consoler de sa perte. Digne de seconder Achard dans l'opéra-comique, sa présence nous promet pour cet hiver un répertoire aussi bien interprété et plus complet sans doute que celui de l'année dernière.

M. Filliol, première basse d'opéra comique, débutait aussi ce soir-là; notre prochain numéro vous donnera sans doute le récit des épreuves accomplies par cet artiste, déjà connu à Lyon; car il est probable que cette semaine verra finir les débuts, ce qui permettra de s'occuper de suite des nouveautés.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Depuis au moins vingt ans M. Levassor, vint de temps à autre prélever sa dime sur la curiosité du public; toujours bien accueilli, fêté, point de mire des regards d'une foule nombreuse, il lui apporte une gaieté sans cesse nouvelle, mais jamais satisfaite. — Levassor ne vieillit jamais, et ceux qui le revoient aujourd'hui le retrouvent tel qu'ils l'ont connu jadis. Inimitable de gestes, d'allures et d'intonations, il a des secrets qui ne sont qu'à lui pour exprimer d'un clin d'œil ou d'un mouvement mille détails que la parole ne

saurait rendre. Il ne brûle pas les planches comme on dit en style de théâtre, mais l'excentricité des situations dans lesquelles il se place, la manière originale dont il accentue un mot, amènent forcément l'explosion de gaieté qu'il cherche. — M. Levassor est surtout supérieur dans la composition de ces rôles grimes de ces Anglais qui s'appellent John Essbrouff ou sir Johnson des *Trois Dimanches*.

M. Levassor, dit-on, avant d'aborder le théâtre était commis voyageur, et le succès qu'il obtenait auprès de ses camarades de table d'hôte, en leur débitant des chansonnettes comiques, le détermina à changer de profession. Ce talent qu'il avait alors, il l'a conservé, et *Geneviève de Brabant*, *Adélaïde ou les Couplets de Fête* témoignent qu'il mérite encore sa réputation à ce sujet.

M. Levassor a repris quelques-unes des pièces de notre répertoire habituel, telles que *33,333 fr. 33c. par Jour*, et *le Lait d'Anesse*. Inutile de dire que le public les a revus avec un plaisir que la présence de l'artiste parisien rendait plus vif et plus complet.

Dans le cours de ses représentations, M. Levassor est vaillamment secondé par l'élite de nos pensionnaires. MM. Bardou, Berlingard, Franck, et M^{mes} Lamy, Langlois, Gravière, Demonehy, et par cette piquante soubrette qui seule peut rivaliser avec lui d'entrain et de mutinerie provocante, M^{lle} Bilhaut.

Nous avons eu, cette semaine, une première représentation de *le Cœur et la Dot*. C'est l'histoire racontée tant de fois depuis quelques années de la lutte entre l'amoureux qui n'a rien, et le prétendant qui se croit des titres, parce que la fortune aveugle s'est arrêtée au seuil de sa demeure. C'est la thèse presque aussi vieille que le monde, des mariages d'argent en regard des mariages d'amour. — Cette première représentation pour laquelle la curiosité du public n'avait pas été éveillée à l'avance aurait pu passer inaperçue si elle n'avait été pour M. Ménéhant l'occasion de se montrer dans un de ces rôles qu'il affectionne, rôle de composition et d'étude, où l'effet s'obtient par une réflexion patiente et la mise en œuvre des efforts de l'intelligence et du goût. — Du reste notre éloge doit aller plus loin et ce serait un impardonnable oubli de ne pas dire à MM. Dorsay, Frank, Lamy, ainsi qu'à M^{mes} Bilhaut, Gravière, Leroux et Léopoldine, qu'ils ont été les uns comme les autres dignes de leur passé et à la hauteur de leur emploi.

MAXIME.

UN HABILE MARCHÉ.

M. Martin B... est un négociant millionnaire, mais avare. Aussi refusait-il tous les prétendants à la main de sa fille pour ajourner le plus possible le versement de sa dot. M. Raymond a pris le moyen que voici pour apprivoiser le marchand. Raymond apprend que M. Martin B... vient de perdre son commis, et qu'il regrette d'autant plus cette perte que le commis le servait avec dévouement et presque pour rien. Aussitôt Raymond se présente chez M. B..., recommandé par des noms les plus honorables. Le négociant le trouva bien jeune, bien élégant, et allait le congédier, lorsque celui-ci dit pour justification :

— J'ai de quoi vivre; je ne demande rien.

D'ailleurs, mon intention est de ne jamais me marier.

— Ah! ah! se dit M. Martin, ceci me plaît assez! Cependant, reprit-il, je ne suis pas dans l'habitude de prendre des commis sans les payer. Que vous faut-il par mois?

— Rien, monsieur.

— Cela me déplaît, je veux vous donner un traitement.

— Monsieur, dit Raymond, j'ai eu déjà l'honneur de vous prouver que je ne suis pas sans fortune; mais puisque vous tenez à payer mon travail, voici mon prix: un sou par jour en doublant jusqu'à la fin du mois.

— Un sou par jour, s'écria M. Martin, mais vous êtes fou!...

— C'est mon prix.

— Un sou aujourd'hui, deux sous demain, quatre sous après-demain!... répéta l'avare. Mais c'est pour rien, mon ami, et on m'a dit que vous étiez très-fort sur la tenue des écritures! Enfin, puisque vous tenez à votre marotte, j'accepte, sauf à vous donner des appointemens plus sérieux le mois prochain. C'est aujourd'hui le 1^{er}, installez-vous au bureau; ce soir vous aurez gagné cinq centimes.

— Et demain deux sous, ajouta Raymond.

— Parbleu!

— Si nous signions notre traité? demanda le commis.

— Qu'à cela ne tienne, mon jeune ami; rédigez, je signerai.

M. Martin B..., préoccupé de grosses affaires, signe à la hâte, en riant sous cape du marché de dupe que venait de faire son commis.

Un mois s'écoula. Raymond était le meilleur sujet et le plus excellent travailleur qu'on pût

rencontrer. M. Martin ne parlait de lui qu'avec admiration; mais il se gardait bien de dire un mot à qui que ce fût des conditions auxquelles son commis était engagé chez lui.

A la fin du mois, M. Martin appela son commis et lui dit en riant de lui apporter sa note, M. Raymond, avec le plus grand sang-froid du monde, lui apporta un carré de papier au bas duquel en lisait le total éblouissant: 26 millions 845,545 fr. 60 c.

M. Martin B... poussa des cris féroces, il appela au secours, croyant que Raymond était devenu fou enragé. Les commis accoururent.

M. Martin les pria de jeter les yeux sur la note en question et de la vérifier. On trouva l'opération très-juste dans son total.

Alors M. Raymond dit en riant à son patron: « Monsieur, il est un seul moyen de vous acquitter envers moi. Accordez-moi la main de M^{lle} Suzanne, votre fille, et donnez-lui la dot que vous voudrez: nous nous aimons depuis trois mois. Après le mariage je vous rendrai mon traité qui vous rend mon débiteur de vingt-six millions et le reste. »

L'aventure fit du bruit. Comme les railleries commençaient à circuler aux dépens du négociant, M. Martin B... fut bon prince et bon père: il consentit au mariage, même avec une bonne dot.

(*Le Passé-Temps*, du Havre.)

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

I.

LES CONSCRITS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

De fait, tout le monde, à l'atelier, semblait partager l'erreur volontaire du père; seulement la présence de Sabine imposait une certaine décence qui avait passé dans les mœurs de l'atelier et qui en était le plus grand charme.

Morriès fut tombé à la renverse et de son haut si quelqu'un lui eût brusquement annoncé que Sabine arrivait à l'âge où les jeunes filles deviennent amoureuses.

Et pourtant, si elle ne l'était pas encore dans l'entière acception du mot, elle était à la veille d'une de ces premières et chastes passions qui décident de l'existence d'une femme.

Le savait-elle? En avait-elle le sentiment bien défini? Nous ne saurions l'affirmer; son cœur ayant naturellement passé de l'intérêt à quelque chose de plus tendre, avait suivi une progression si douce que l'enfant, charmée, n'avait point encore songé à faire un retour sur elle-même; mais ceux

qui montent toujours, toujours par des rampes adoucies, n'en atteignent pas moins les plus grandes hauteurs; seulement ils ne s'aperçoivent qu'ils ont ainsi monté que lorsqu'ils sont au faite.

Sabine n'en était peut-être pas là, mais elle y arrivait.

Voilà pourquoi elle était accoudée à la fenêtre et regardait avec une inquiétude croissante vers les deux extrémités de la rue de Paradis-Poissonnière.

Et Romain ! Aimait-il ? Se sentait-il aimé ? Avait-il obéi, de son côté, à ce courant magnétique qui emportait l'âme de Sabine vers les régions brûlantes de la passion.

Plus que la jeune fille elle-même, il l'ignorait, Aimer Sabine ! S'il eût fait ce rêve, à coup sûr il aurait eu peur d'être fou.

Bien des fois néanmoins il s'était surpris à la contempler dans une muette extase, aux heures les plus occupées, sous le rayon d'or que le soleil envoyait dans l'atelier; mais c'était l'extase de l'artiste en présence de la forme radieuse, l'ineffable contemplation du beau idéal, l'adoration de la beauté suprême.

Sabine, en effet, réalisait dans sa personne tout ce que l'imagination peut rêver de plus aérien, de plus divinement splendide.

Taille élancée, chevelure brune opulente, œil irisé, main fine et longue, voix sympathique comme un roucoulement de colombe, harmonie d'ensemble dans les formes, cette douce enfant avait toutes les grâces et toutes les séductions.

Et elle avait un père, une famille; et elle ne craignait pas que son passé ou celui des siens jetât sur son avenir les sinistres lueurs de la honte.

Et de plus, elle était la fille du patron.

Comment lui, Romain, qu'une tache indélébile avait marqué au sortir de l'enfance, lui qui n'avait point de famille au monde, lui qui ne se connaissait pour tout bien sur la terre que sa bonne volonté, comment eût-il osé songer à aimer Sabine ?

Et pourtant, quoi donc le ramenait si vite vers la demeure de son maître ?

En le voyant accourir du côté de la rue d'Hautville, Sabine se retira rapidement de la fenêtre, comme si elle eût été prise en défaut, s'assit devant un vase peint en camaïeu et fit jouer son pinceau comme si sa main n'eût pas tremblé, comme si sa tête n'eût pas été en feu, comme si son pauvre cœur n'eût pas bondi à se rompre dans sa poitrine.

Bien qu'elle eût dû s'y attendre, le coup de sonnette de Romain la fit tressaillir.

Elle n'eut pas la force d'interroger le jeune homme, lequel, du reste, lui tendit rapidement la main, lui disant avec ce bon sourire qui était comme la lumière de son âme :

— Mademoiselle, le bon Dieu a eu pitié de moi !

— Vous avez un bon numéro ?

— Le dernier du contingent !

— Oh ! tant mieux ! fit Sabine en serrant par deux fois la main de son camarade d'atelier. Et les autres, Romain ?

— Les autres ont été bien inspirés en s'assurant aux caisses d'exonération... Remy a tiré le n° 7 ; Camille, le n° 17.

— Enfin... ils sont à l'abri. Les voici qui arrivent, dit la jeune fille en prêtant l'oreille.

— Mademoiselle, dit vivement Romain, qui avait pâli, pardonnez-moi, je ne voudrais pas les voir en ce moment.

— Pourquoi donc ?

— Je vous le dirai !

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, Sabine ouvrit rapidement la porte de sa chambre et y poussa Romain, puis elle vint ouvrir aux autres.

— Romain est ici ! fit Camille.

— Et le père, l'avez-vous rencontré ? demanda Sabine.

— Le voici qui monte... Romain est ici !

— Dame ! à moins qu'il ne soit dans ce vase étrusque ou dans ce casque de Roland... Et vos numéros sont donc mauvais ?

— Vous le savez donc !

— Ce sont vos rubans qui le disent.

Pendant ce temps, Remy, l'autre dessinateur, cherchait sous les tables et jusque sous le canapé de l'atelier.

— C'est miracle, voyons ! dit-il en se relevant, je l'ai aperçu du bout de la rue.

— Qu'en voulez-vous faire ? répondit la jeune fille.

— Comment ! mais un pareil jour on se met à table pour déjeuner à trois heures, et, si l'on en a la force, on en sort à minuit.

— Quoi ? fit Morriès en entrant.

— Romain est sauvé, père ! s'écria imprudemment Sabine.

— Vous l'avez vu, remarqua le grand Camille, car personne autre que lui n'a pu vous dire cela.

— Eh bien ! mais... répondit la jeune fille en rougissant, c'est ce que vous avez fait en entrant.

— Allons, allons, dit Morriès, tout est pour le mieux. Et que faisons-nous ce jourd'hui mes enfants ?

— Parbleu ! nous déjeunons avec fureur.

— Et Romain ?

— Romain doit être ici, répondit Camille. J'ai cru le voir sortir de l'église Saint-Vincent-de-Paul, et Remy l'a signalé dans la rue.

Morriès regarda sa fille.

— Et toi, garçon, dit-il, l'as-tu vu ?

— Si vous tenez à déjeuner, vous ferez bien de ne pas l'attendre, répondit Sabine, en évitant de faire un petit mensonge; je crois savoir qu'il a besoin de sa journée.

— Tu sais ça, toi, garçonnet ?

— Je parie, dit Camille, qu'il veut aller à la caisse d'épargne.

— Ou bien à Charenton, ajouta Remy.

— Oui, reprit Camille en se dressant comme un point d'interrogation, qui pourrait me dire ce que Romain va faire à Charenton ? Récompense honnête à qui répondra.

Sabine se détourna pour cacher sa pâleur.

Elle savait bien que le mystérieux Romain allait à Charenton chaque dimanche, mais elle ignorait, comme tout le monde, la raison qui l'y faisait aller, malgré vents et marée.

— Mes enfants, dit Morriès, à son âge, j'allais à Boulogne, moi; vous comprenez qu'à vingt ans le cœur mène les jambes. A chacun ses secrets. Je paie à déjeuner chez Champeaux, et, si par hasard Romain venait ici, tu nous l'enverrais, Sabine, à moins pourtant que tu ne viennes avec nous.

— Je reste ! répondit la jeune fille.

— Au revoir alors !

— Enfin ! dirent les jeunes gens en descendant l'escalier, nous l'avons pourtant bien vu !

Etourdi par la brusque arrivée de ses camarades, Romain n'avait pu se reconnaître d'abord dans cette petite chambrette toute de fleurs et de dentelles. Peu à peu il regarda autour de lui et se sentit monter à l'âme comme une sorte de vertige.

Il était chez Sabine ! Là, son prie-Dieu sculpté, plus loin son lit tout blanc, ici ses jolis brimborions de toilette. A l'atelier, Sabine était un jeune homme, un peintre, un artiste; mais comme la femme se révélait dans cet intérieur élégant, dans ce doux nid de colombe !

Sabine s'étant assurée que son père et les deux dessinateurs avaient tourné le coin du faubourg Poissonnière, ouvrit la porte avec une certaine froideur qui ressemblait à du malaise.

Romain, perdu dans les doux rêves de l'extase, revint au sentiment de réalité et rentra tout confus dans l'atelier.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle, dit-il avec un embarras visible.

— Vous m'aviez demandé le service de vous cacher, je n'avais que ce moyen à ma disposition. Vous pouvez, grâce à moi, faire votre promenade ordinaire... à Charenton.

Ce mot au passage sembla déchirer le gosier de la jeune fille.

— Dois-je donc plutôt aller retrouver votre père ?

— Mais non, monsieur ; soyez donc libre ; ce que je vous ai dit ne signifie rien. N'êtes-vous donc pas si pressé d'aller... à Charenton que vous puissiez songer à rejoindre mon père ? interrogea Sabine dont l'œil s'illumina d'une espérance montée du cœur.

— En effet, il serait mieux d'y courir, fit Romain répondant à ses propres hésitations. Je ne regrette qu'une chose, mademoiselle, c'est de vous avoir retenu ici, quand vous désiriez sortir peut-être...

— Je ne sortirai point.

— A demain donc.

Et Romain sortit, ne se doutant pas assurément qu'il laissait Sabine frappée au cœur.

Vingt fois dans l'après-midi, la pauvre enfant murmura :

— Que va-t-il faire à Charenton ?

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Sans son costume qui ôte toute illusion, on prendrait Alzin pour le dieu du Repentir. C'est un brave homme de cinquante et quelques années, sur le compte duquel on a recueilli les meilleurs renseignements.

Ce malheureux, jusqu'alors sans reproches, a succombé à la tentation de voler une botte d'oignons ; que voulez-vous ? On n'est pas parfait.

M. le président, au plaignant : C'étaient des oignons non arrachés du sol ?

Le plaignant : Faites excuse, puisqu'il les a emportés c'est qu'ils étaient arrachés.

M. le président : Oui ; mais est-ce lui qui les a arrachés ?

Le plaignant : Je l'ai vu comme je vous vois, et il les mettait dans un panier ; les plus beaux oignons, quoi ! c'était à tirer les larmes des yeux !

Le prévenu pleure, et il y a bien de quoi.

M. le président interroge Alzin, qui a un singulier bégaiement : il mange la fin de ses mots ;

c'est moins compromettant que de manger les oignons d'autrui, mais c'est gênant pour saisir le fil de ses explications.

Alzin : Monsieur, c'est le haz... haz... qui a fait que je passai là avec un pane... un pane...

M. le président : Vous passiez par hasard avec un panier ?

Alzin : Oui, nécessairement, je n'avais pas ache..., ache... (moment de silence ; le prévenu fait un effort et achève)... té un panier exp... exp... exp...

M. le président : Il y a de très-bons renseignements sur vous.

Alzin : Oui, monsieur, lorsqu'on a fait trente-deux ans dans une maison et cinq enf... enf... (le prévenu renonce à achever ; le malheureux mange ses cinq enfants d'un coup, et continue :) Malheureusement j'ai eu le malheur de passer dans le champ et de me laisser tenter par des oignons ; c'est la faute du déshonneur de mon existence irrépro... irrépro...

Le Tribunal le condamne à huit jours de prison.

Alzin : C'est bien terr... terr... (Il sort et achève rible probablement dans la salle des Pas-Perdus).

MÉLANGES.

Il y a des gens que l'amour rend muets. Une de ces *sensitives*, que le hasard avait mise près des lilas de l'Esplanade, à côté de la dame de ses pensées, ne trouvait pas un mot à lui dire.

Celle-ci ne remarquait même pas sa présence et causait tranquillement avec une voisine.

Tout-à-coup, l'homme impressionnable qui cherchait un moyen d'entamer la conversation, avise un petit insecte sur le col mousquetaire de la belle.

— Je vous prévient, madame, dit notre homme, que vous avez une bête sur vous.

— Ah ! monsieur, je ne vous savais pas si près, répondit en tressaillant l'aimable causeuse.

— Bonne nouvelle, disait une brave femme ; mon fils vient d'obtenir une place dans l'administration des douanes, à Cancale.

— Il devrait, répondit un voisin, demander son changement, et se faire nommer à Ostende.

— Mais Ostende n'est pas en France.

— Qu'importe, les huitres y sont bien micux.

Odry ayant à toucher une lettre de change, prit des informations sur la personne et la solvabilité de celui qui devait la payer.

— C'est, lui dit-on, un des plus riches négociants de la capitale, et s'il n'avait pas le malheur d'être aveugle...

— Aveugle ! je suis flambé ! la diable de lettre de change est à vue.

On reproche aux Français de parler trop ; si le reproche est fondé, il y a des exceptions. On se rappelle, sans doute, ces deux voyageurs peu communicatifs qui voyageaient de Paris à Rouen par la diligence. L'un dit à l'autre presque en sortant de Paris : « Quels blés hauts ! » Et ce fut tout. L'autre ne répondit rien tout d'abord, il se concentra de plus en plus en lui-même. Mais en arrivant à Rouen il répondit à son compagnon : « Et drus ! »

On raconte un trait semblable, mais encore plus caractéristique. La scène se passe en Angleterre. Un vieux gentleman se promenait à cheval suivi de son domestique. En passant le pont de Putenay, il se retourna et dit à celui-ci : « Aimez-vous les œufs, John ? — Oui, monsieur, » fut la réponse, et la conversation n'alla pas plus loin.

Un an après, le vieux gentleman passait sur le même pont, suivi de son même domestique. Se retournant encore il lui dit : « Comment ? — Poehés, Monsieur. »

Une des connaissances de M. de Panat montait un cheval de très-mauvaise mine. Ayant rencontré le chevalier, et craignant ses brocards, il eut prudent de prendre l'initiative, et faisant lui-même les honneurs :

— Avez-vous jamais vu quelqu'un d'aussi mal monté ?

— Mais oui.

— Qui donc ?

— Votre cheval.

A LA CORRECTIONNELLE. — *Le président.* — Pourquoi avez-vous volé le porte-monnaie d'un monsieur ?

Le prévenu. — Mon président, j'avais un billet à payer le lendemain, et je voulais faire honneur à ma signature !!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.